

1623 - 1656

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Blaise Pascal naît le 19 juin 1623. Son père, Etienne, est titulaire d'un office de « conseiller élu par le roi en l'élection du Bas-Auvergne à Clairmont », sorte de magistrat ayant à connaître des contentieux fiscaux entre l'administration royale et les sujets. En 1616 il épouse Antoinette Begon, fille d'un parlementaire. Le couple aura quatre enfants : outre une enfant décédée peu après sa naissance, Gilberte naît en 1620, puis Blaise en 1623, enfin en 1625 Jacqueline qui tiendra une grande place dans la vie de Blaise.

Dès son plus jeune âge, l'enfant est sujet à des convulsions, des «transes» ; son père croit y trouver deux facteurs déclenchants : le spectacle de l'écoulement de l'eau, et celui de ses parents s'embrassant. La psychanalyse n'était pas encore née. Etienne, désespéré, pourtant mathématicien et rationaliste, songe même à donner crédit au fait d'un sort jeté par une vieille femme à qui son épouse aurait refusé une aumône. Il fait rechercher la femme qui, pressée de trouver un remède au crime qu'elle a commis, propose de transférer le sort à un chat noir. Quelques passes, décoctions, prières, mais aucun résultat. Si, la mort du chat ! Plus que jamais au bord du bûcher, la vieille femme fabrique un cataplasme ; l'enfant est pris d'une crise plus terrible que les autres, il tombe en catalepsie. Fou de chagrin et de colère, le père frappe la femme. On se prépare au pire quand l'enfant sort du coma, rouvre les yeux et sourit. La femme le déclare guéri. Peu convaincu le père ose faire couler de l'eau devant Blaise, rien ne se passe, pas plus lorsqu'il prend sa femme dans ses bras. Etienne sera reconnaissant en intervenant lorsque la femme, dénoncée par des témoins, manquera d'être brûlée.

Autre tragédie en 1626, la mère de Blaise meurt et le père se retrouve seul avec trois enfants en bas âge dont il confie le soin à une gouvernante Louise Delfaut. Devenue la maîtresse d'Etienne elle restera toute sa vie dans la famille Pascal.

Les enfants n'iront pas à l'école, leur père sera leur maître unique. Il mettra au point des méthodes pédagogiques inspirées de Rabelais et de Montaigne.

N'ayant pu obtenir la charge de premier président de la Cour des Aides, Etienne s'installe à Paris et réussit à se faire admettre dans les cercles scientifiques et philosophiques les plus fermés de la capitale.

A cette époque, la France est en pleine crise : guerres civiles et guerres de religion font rage. L'Eglise et le roi se liguent contre leurs ennemis que sont les protestants et les libertins (au sens de l'époque les incroyants), ces derniers étant plusieurs milliers à Paris au temps de Louis XIII. Toutes les thèses commencent à y être défendues : de l'agnosticisme à l'athéisme, du stoïcisme au scepticisme. Si la France est demeurée pour l'essentiel catholique, c'est parce que ses paysans et ses intellectuels le sont restés.

Dans les salons la vie intellectuelle est entretenue par les femmes qui jouent un rôle notable par leur maîtrise de la vie mondaine. On y rencontre la grande bourgeoisie avec la noblesse. D'autres cercles réunissent des érudits et des philosophes ; on y discute de ce que la censure religieuse ou politique interdirait d'écrire ou d'exprimer librement.

La science qu'Etienne vient étudier à Paris est en plein bouleversement : invention du télescope, mouvement des planètes, table des nombres à partir de la fonction logarithme... Et ceci en dépit des condamnations par l'Eglise : Inquisition, condamnation des oeuvres de Copernic, de Galilée.. La connaissance du corps et du vivant progresse, il en est de même pour les mathématiques.

A 12ans, Blaise connaît suffisamment le latin pour que le père décide qu'on utilisera cette langue à la maison quatre jours par semaine. Il étudie le latin, le grec, la physique, mais pas encore les mathématiques (son père craint de le rebuter) ; aussi va-t-il les découvrir seul, en cachette, et c'est le coup de foudre ! A 12 ans 1/2 il est admis à côtoyer les célèbres mathématiciens de l'Academia parisiensis (académie Mersenne) fréquentée par son père. La famille fréquente aussi les salons et les théâtres.

De son côté, Jacqueline, bouleversée par toutes ces découvertes, décide que la poésie et le théâtre seront toute sa vie. Au grand dam de Blaise qui craint une rivalité dans la relation qu'il entretient avec sa soeur.

En 1638, Etienne, pour échapper à une condamnation à la suite d'une révolte populaire, s'enfuit en Auvergne. La situation de ses enfants à Paris devient catastrophique. C'est Jacqueline, avec ses poèmes, qui obtiendra l'amnistie de son père et son retour à Paris l'année suivante.

Blaise s'absorbe dans les mathématiques et découvre la géométrie. A 16 ans, il fait grande impression sur l'assistance à l'Académie, en démontrant un théorème, connu encore aujourd'hui comme le "théorème de Pascal" ou « hexagramme mystique » d'où découle toute la géométrie projective qui permettra aux ingénieurs des 19^{ème} et 20^{ème} siècles de dessiner sur un plan les volumes des machines. Descartes, mauvais joueur qui pressentait en Blaise un sérieux rival, y dénonce un plagiat. Blaise en sera très affecté.

En 1640, l'aggravation de la situation financière de la famille contraint Etienne à accepter le poste de « commissaire député de Sa Majesté pour l'impôt et la levée des tailles » en Normandie. En pleine émeute du fait des impôts, la famille s'installe à Rouen.

C'est cette même année qu'est publié *I'Augustinus* de Comelius JANSEN dit JANSENIUS, évêque d'Ypres, décédé deux ans plus tôt, l'année où fut arrêté l'abbé de Saint-Cyran, inspirateur de Jansen, personnage essentiel dans les querelles à venir.

Blaise continue ses recherches en mathématiques : *Essai pour les coniques, la Machine d'arithmétique*, soit le principe de la machine à calculer, et d'une certaine façon celui de l'ordinateur, Il travaillera pendant plusieurs années sur sa découverte du « vide » dont l'existence sera contestée, notamment par Descartes. Il multiplie les expériences et rédige deux Traités : le *Traité du vide et le Traité de l'équilibre des liqueurs*. En 1654 ses recherches le conduiront à l'élaboration de son *Triangle du Hasard*, par une méthode radicalement neuve, qui est devenue aujourd'hui le calcul des probabilités. Cette méthode le conduira plus tard au calcul différentiel et au calcul intégral. Il est l'un des plus célèbres savants de l'Europe qui débat avec les plus grands chercheurs de l'époque comme Roberval. Génie mathématique donc...

Mais véritable tyran domestique il obtient de Jacqueline qu'elle renonce à épouser l'homme qui vient de demander sa main, plaidant "qu'elle doit rester avec lui, qu'il est trop jeune pour rester seul" (il a 20 ans!) Il fait du chantage et tombe réellement malade. Lorsque Jacqueline, deux ans plus tard, en 1646, sera de nouveau demandée en mariage, Blaise, qui n'arrive pas à la convaincre de renoncer, tombe très malade : transes, paralysie des jambes... Jacqueline cède, Blaise guérit. De la même manière il va l'empêcher de rejoindre l'abbaye de Port-Royal afin d'y réaliser son désir d'absolu. Elle mettra quatre ans avant de pouvoir réaliser sa vocation; son père, bien que janséniste, s'y opposant comme Blaise. Lorsqu'en janvier 1652 elle part sans en avertir son frère, celui-ci est foudroyé : convulsions, douleurs, paralysie.

Il faut dire que Blaise a toujours eu une santé très fragile. Il souffre de violentes douleurs: maux de tête et d'estomac, rages de dents incessantes ; il se retrouve paralysé et va désormais marcher avec des béquilles et ne se nourrir presque exclusivement que de liquide.

Sa soeur Gilberte écrira: « Depuis l'âge de 18 ans, il n'avait pas passé un jour sans douleur ». Dès qu'une émotion forte l'affecte, dès qu'un membre de sa famille manifeste le désir de s'occuper de quelqu'un d'autre, il « somatise ».

De plus, Blaise a toujours eu un rapport trouble avec la sexualité. J. Attali écrit p. 238 : "Il ne s'est jamais fait à l'idée d'être né d'une relation sexuelle de ses parents ; il hait la sexualité qui l'a fait naître même s'il sait que, sans elle, la vie même disparaîtrait. Par son abstinence, son humilité, sa haine de lui-même, son refus de la tendresse des autres à son égard, il veut donc se repentir d'être né de cet acte monstrueux commis par son géniteur, qu'il n'a aimé que parce qu'il ne l'a connu que veuf. La seule personne avec laquelle il se reconnaît le droit d'avoir une relation d'amour, c'est sa soeur Jacqueline, parce que, née du même péché que lui, elle n'a pas eu, elle non plus, d'époux terrestre".

LE JANSENISME

Chez Blaise, la foi est naturelle et ne suscite ni question ni révolte. C'est une foi peu envahissante, extérieure à ses activités, conforme aux canons de l'Eglise, qui lui laisse le temps de réfléchir à la science et de poursuivre ses recherches et expériences. De ce fait il s'intéresse assez peu aux discussions qui agitent le microcosme mondain, si ce n'est par simple curiosité intellectuelle.

En 1656 Pascal fait la connaissance de disciples de Saint-Cyran qui le persuadent que tout ce génie qui bouillonne en lui ne le conduit qu'à le divertir d'une révélation terrible et rédemptrice. A partir de là, sans abandonner ses travaux scientifiques, il vivra hanté par l'universelle corruption de la nature humaine qui conduit invinciblement au mal.

La fréquentation de sa soeur qu'il visitera souvent au couvent, et la conduite imposée par le directeur de conscience choisi par Jacqueline vont petit à petit amener Blaise à se « convertir » au jansénisme. Et à 31 ans, le 23 novembre 1654 il vit une expérience qu'il appellera la « nuit du Mémorial » ou la « nuit de feu ». Dès lors et pour le reste de sa vie, Pascal a basculé de l'autre côté du monde. Il a la certitude d'une prédestination qui l'appelle dans le cercle étroit des élus et voue au feu du ciel tout le reste de l'humanité.

A cette époque, il n'est pas question de considérer que le but de la vie est d'être heureux sur terre. La seule ambition qui vaille est de s'assurer de la qualité de son devenir après la mort: terrifiés par la perspective de l'Enfer, les hommes cherchent le moyen de l'éviter. Or depuis le début des années 1640, un débat a envahi l'Europe : la question de la prédestination ou du libre arbitre. Si le sort de l'homme est entièrement déterminé à l'avance, il ne sert à rien de croire et d'agir avec la crainte d'être jugé sur ses actes. Si au contraire l'homme peut influencer sur son au-delà par sa conduite, il est un peu responsable de son éternité. Autrement dit, soit Dieu est tout-puissant, il décide de tout à l'avance et l'homme n'est qu'une machine, soit les hommes sont libres de faire le bien ou le mal, alors il n'est pas tout-puissant, donc il n'est pas vraiment Dieu.

La position de l'Eglise a beaucoup varié. Certains, comme Pélage au 4^e siècle, avaient soutenu que l'homme disposait de son libre arbitre et pouvait décider de son propre salut. Pour d'autres après lui, comme saint Augustin, Dieu a décidé du sort de chaque être avant même la création de l'univers ; la grâce de Dieu est donnée gratuitement à certains et personne ne peut rien pour l'obtenir ni la refuser ; elle force ainsi l'homme à faire le bien. Ce sera la position de l'Eglise qui affirmera qu'elle-même est l'intercesseur entre l'homme et Dieu. A partir du 16^e siècle les théologiens, citant Platon et Aristote, affirmeront que l'homme assume un peu de liberté.

Luther et Calvin professent que les hommes sont condamnés d'avance à l'Enfer par le péché originel et que ne seront sauvés que ceux que Dieu aura choisis. Une telle thèse qui rend l'Eglise inutile ne peut être acceptée par le Saint-Siège. Le Concile de Trente en 1563 affirme tout à la fois le libre arbitre et la nécessité de la grâce.

Le débat va prendre une tournure particulière en France avec l'intervention de deux personnages. Le premier c'est l'abbé de Saint-Cyran qui est avant tout un formidable directeur de conscience, quelque chose comme un analyste avant la lettre, il a comme « dirigés » des grands de ce monde et des grands de l'Eglise, en particulier au couvent de Port-Royal. Le second c'est Cornelius Jansen dit Jansenius, un flamand qui travaille à une somme de la pensée augustienne. Ils travaillent ensemble à un livre qui sera l'*Augustinus*, destiné à rappeler la doctrine de Saint Augustin et à la faire appliquer. Les Jésuites tentent en vain d'en empêcher la publication.

Tout est mis à mal dans cet énorme manuscrit : l'Eglise, qui n'est plus nécessaire ; les confesseurs qui ont tort de se montrer trop conciliants ; les protestants, qui n'ont rien compris ; les libertins qui croient au

bonheur: les scientifiques, qui croient en la raison. Il ne reste rien des autres enseignements, sinon l'espérance en une grâce inconnaissable qu'il faut se tenir prêt à saisir si on a la chance de l'avoir reçue.

En 1643, une bulle de Pape Urbain VIII condamne *I'Augustinus* et tous les écrits pour ou contre. Saint-Cyran défend en chaire Jansenius malgré l'interdiction de l'archevêque de Paris de traiter en chaire des problèmes touchant la grâce.

Très vite le jansénisme devient une doctrine. Non pas à cause du livre de Jansen que nul ne lit vraiment, mais par les pamphlets, sermons, discours qu'il inspire. Et parce que son message est clair et simple : l'homme ne peut se sauver seul. Pour se sauver, il doit chercher à se connaître, aller au fond de son abjection pour se mettre en situation d'attendre la grâce, si elle vient. Et pour cela, il doit se faire aider d'un directeur de conscience qui lui montrera sa turpitude, s'interdire toute distraction telles que le théâtre, la danse, le cabaret, et même d'avoir des fleurs dans son jardin, de prendre plaisir à la musique sacrée, de regarder des églises trop belles.

Tout cela peut nous paraître à des années-lumière des préoccupations de notre siècle. Et pourtant écrit Jacques Attali, p. 77 : "Le salut n'est plus au centre des conversations... Pourtant, nous continuons à ne parler que de cela. D'une part chacun reconnaît aux autres le droit de croire... D'autre part, la question de savoir si nous sommes responsables de nos actes, si nous devons en être récompensés ou punis est au coeur de la modernité ; il ne s'agit plus de savoir si nous serons dignes du Paradis ou voués à l'Enfer, mais si notre existence terrestre est déterminée par des circonstances extérieures à notre libre-arbitre. Non plus par la grâce, mais par la classe sociale, la sexualité ou la génétique, qui détermineraient pour chacun le rôle ou la place de l'hôpital ou de la prison".

Le jansénisme, qui n'est pas une doctrine pour les masses, attire rapidement une élite : évêques, prêtres, bourgeois, nobles, juristes, philosophes. Toute la vie sociale s'en trouve ébranlée. Des maisons jansénistes apparaissent même en province et en Hollande. Les Solitaires ont des répondants et des alliés partout chez les grands, à l'Université, dans les salons.

LES JESUITES

Cette doctrine est en complète rupture avec celle prônée par les Jésuites. Il faut en effet situer cette Compagnie à l'époque de Pascal. Elle entretient des liens particuliers avec le pape, mais ses thèses sont une provocation en France pour l'Eglise gallicane, pour l'Université, sinon la couronne qui avait passé une sorte d'accord avec cette Société : Henri IV en 1603 avait rétabli les Jésuites dans leurs droits après 20 ans d'exclusion.

Les Jésuites professaient, en leur qualité de confesseurs, ce qu'on appelait le «probabilisme », dans l'acception ancienne du mot: (probare : approuver) les probabilités sont ce qui peut être prouvé ou approuvé. Tel confesseur pratique le « probabilisme» en déclarant licite tel acte parce que lui, ou une autre autorité reconnue, le considère ainsi.

Cette notion conduit à la casuistique, c'est-à-dire à l'étude de cas de conscience particuliers, les « casuistes » y apportant la solution appropriée. A partir de 1642, les Jésuites produisent des recueils de « cas » plus ou moins tolérants et même des synthèses de ces recueils dans lesquels est considéré comme moralement acceptable tout comportement autorisé par au moins un casuiste, et nommé pour cette raison «probable ».

L'italien Diana prétendait avoir étudié vingt mille cas de conscience et en avoir résolu sept mille mentionnés dans son traité des *Résolutions Morales*.

« Les Jésuites. écrit Jean Lacouture, y étaient passés maîtres, fameux pour réduire en bouillie digestible les cas les plus pendables »

Les combats des directeurs de conscience (essentiellement jansénistes) et des casuistes (surtout jésuites) passionnent le Grand Siècle. Les Jésuites veulent adapter la discipline aux moeurs. les jansénistes tiennent à plier les moeurs à la doctrine.

Tels sont le contexte et l'enjeu des Provinciales.

L'ORIGINE DE L'INTERVENTION DE PASCAL

Les Jésuites. n'ayant pu obtenir l'interdiction de publication de *l'Augustinus*, confient à un certain Nicolas Cornet, personnalité reconnue de la Sorbonne, la tâche de présenter un résumé de cet ouvrage dont le contenu ne pourrait qu'être condamné par les juges. Cornet résume les milliers de pages en cinq propositions plus ou moins obscures qui sont effectivement condamnées par la Sorbonne. Une bulle du pape Innocent X les déclare hérétiques mais sans affirmer explicitement que ces propositions se trouvent dans *l'Augustinus*. Les Jansénistes affirment qu'elles ne s'y trouvent pas. On sait aujourd'hui qu'ils avaient raison.

Le «Grand Arnauld», disciple de Saint-Cyran, et son "dirigé" qui avait déjà en 1643 publié un livre en défi au pape et aux Jésuites, et attiré les foudres de ces derniers, prenant prétexte d'un autre événement qui avait scandalisé Port-Royal, publie en mai 1655 un pamphlet à l'adresse des ennemis de Port-Royal : la « *Lettre à une personne de condition* » dans laquelle il affirme que les cinq propositions sont bien condamnables « en droit », mais « en fait » qu'elles ne figurent pas dans *l'Augustinus*. C'est une nouvelle attaque contre la papauté et les Jésuites, qui craignent que cette thèse n'éloigne les fidèles des confessionnaires. Arnauld est censuré le 14 janvier 1656, sur la question « de fait ». Le libellé du jugement est surréaliste : le théologien de Port-Royal est déclaré « téméraire » en ce qui lui est reproché de n'avoir pu prouver que les cinq propositions n'étaient pas dans *l'Augustinus* ; les juges n'avaient pu en effet les y trouver.

Il devient certain que cette condamnation sera suivie de celle concernant le point « de droit », entraînant pour Arnauld, et pour le Jansénisme, la condamnation du chef d'hérésie, et pour le directeur du Port-Royal l'excommunication. Dès lors la question se pose : comment ruiner l'autorité des juges sinon en faisant appel à l'opinion publique « éclairée » ? Ce serait Arnauld lui-même, selon Sainte-Beuve, qui, son propre texte n'ayant pas suscité l'enthousiasme, se serait retourné vers Pascal : « Mais vous qui êtes jeune, qui êtes un curieux, un bel esprit, vous devriez faire quelque chose. » Ce qu'il fallait, poursuit Sainte-Beuve, « c'était répandre dans le public une espèce de *factum net et court* où l'on fit voir que dans ces disputes, il ne s'agissait de rien d'important ni de sérieux, mais seulement d'une question de mots et d'une pure chicane ». Pascal accepte de faire une « ébauche » qu'il vient lire dès le lendemain aux Messieurs assemblés, lesquels, émerveillés, décident immédiatement de la faire imprimer.

Il faut préciser que, dans un tout autre contexte, Pascal a été confronté, voire atteint dans son honneur, par un physicien jésuite, le père Noël, lequel, en désaccord avec lui sur sa théorie du vide, l'avait accusé de s'être approprié la découverte d'un autre. Et en 1651, un autre Jésuite, dans un libelle intitulé « Le jansénisme confondu », traitait les religieuses de Port-Royal de « vierges folles désespérées, impénitentes, insacramentaires » et autres insultes du même ordre.

C'est à la fois, « écrit Jean Lacouture, "un savant blessé dans son orgueil par un Jésuite mesquin, un frère insulté en sa soeur, un catholique constamment alerté par ses amis de Port-Royal contre les «casuistes » et les « probabilistes» de la Compagnie, et un prédestiné que la foudroyante révélation du 23 novembre 1654 a rangé sans doute parmi le petit nombre des élus, qui va répondre à l'appel des Solitaires au début de 1656» .
